

LE TEXTE ET L'INTERPRÈTE

LA DUALITÉ NÉCESSAIRE

Tenons pour admis que le choix de l'objet d'étude n'est pas innocent, qu'il suppose déjà une interprétation préalable, qu'il est inspiré par notre intérêt présent. Reconnaissons que ce n'est pas un pur donné, mais un fragment d'univers qui se délimite par notre visée. Avouons aussi que le langage dans lequel nous signalons une donnée est déjà le langage même dans lequel nous l'interpréterons ultérieurement. Il n'empêche toutefois qu'à partir d'un désir de savoir et de rencontre, notre attention se porte en deux directions distinctes : l'une, qui concerne la réalité à saisir, l'être ou l'objet à connaître, les limites du champ de l'enquête, la définition plus ou moins explicite de ce qu'il importe d'explorer ; l'autre, qui concerne la nature de notre réplique : nos apports, nos outils, nos fins – le langage que nous mettrons en œuvre, les instruments dont nous nous servirons, les procédés auxquels nous recourrons. Nous sommes, certes, l'unique source de ce double choix : c'est pourquoi nous choisissons si fréquemment nos moyens d'exploration en fonction de l'objet à explorer et, réciproquement, nos objets en fonction de nos moyens. Rien n'est toutefois plus nécessaire que d'assurer le plus haut degré d'indépendance réciproque entre objet et moyens. S'il est souhaitable que le style de la recherche soit compatible avec l'objet de la recherche, il est non moins désirable qu'entre nous-mêmes et ce que nous aspirons à mieux connaître, entre notre « discours » et notre objet, l'écart et la différence soient marqués avec le plus grand soin. Il n'y a de rencontre qu'à la condition d'une distance antécédente ; il n'y a d'adhésion par la connaissance qu'au prix d'une dualité premièrement éprouvée, puis surmontée. Toute faiblesse, tout fléchissement dans le rapport différentiel entre

« Le Texte et l'interprète », dans *Faire de l'histoire*, Jacques Le Goff et Pierre Nora (dir.), Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des Histoires », 1974, 3 vol., t. II : *Nouvelles Approches*, p. 168-182.

notre propre identité et celle de l'objet étudié, entre nos ressources instrumentales et la configuration « objective » de l'œuvre, auront pour conséquence un affaiblissement du résultat, une diminution d'énergie et de plaisir dans l'exploration et la découverte.

Le souci premier sera donc d'assurer à l'objet sa plus forte présence et sa plus grande indépendance : que se consolide son existence propre, qu'il s'offre à nous avec tous les caractères de l'autonomie. Qu'il oppose sa différence et marque ses distances. L'objet de mon attention n'est pas en moi ; il me fait face, et mon meilleur intérêt n'est pas de me l'approprier sous l'aspect que lui prête mon désir (ce qui me laisserait moi-même captif de mon caprice), mais de lui laisser affirmer toutes ses propriétés, toutes ses déterminations particulières. Les méthodes dites objectives, en déçà même du véritable dialogue, fortifient et accroissent les aspects matériels de l'objet, lui donnent un relief plus précis, une configuration plus nette, l'amènent à des objets contigus dans l'espace et le temps. L'afflux documentaire, malgré ce que parfois il semble avoir d'extérieur ou d'inessentiel par rapport à un grand texte, s'ajoute à tout ce qui, du dedans, lui confère une personnalité distincte. Car la volonté de connaissance doit commencer par se faire la complice de l'objet dans le pouvoir qu'il a de nous résister. Avant toute explication, avant toute interprétation compréhensive, l'objet doit être reconnu dans sa singularité, c'est-à-dire dans ce qui le soustrait à une illusoire annexion. Par une sorte de paradoxe, c'est à force d'enrichissements objectifs que l'œuvre étudiée peut nous offrir une résistance analogue à celle que nous rencontrons devant une subjectivité étrangère : elle se dérobe à toute entreprise qui ne consentirait pas à payer le prix pour la traversée de l'espace interposé.

La restitution traditionnelle croyait avoir achevé sa tâche lorsqu'elle avait débarrassé un texte des adjonctions et des corruptions qui le défiguraient. Elle croyait avoir retrouvé un visage authentique, un tracé non suspect, comme on nettoie les peintures enfumées et surchargées. Idéalement, l'œuvre devait être ainsi rendue à son état premier, lisible dans la leçon voulue par son auteur. Forme laborieuse de la lecture, la restitution n'avait d'autre but que de délivrer une œuvre de tout ce qui l'empêchait de nous parvenir dans son intégrité. L'on supposait qu'une fois écartés les obstacles interposés, l'œuvre apparaîtrait dans sa vérité, offerte à notre plaisir et à nos interrogations.

Siôt posée l'idée d'une œuvre achevée, cernée dans ses linéaments originaux, voici que surgissent les questions et les incertitudes. L'enquête restitutive, la curiosité historienne vont voir transparaître, dans l'œuvre achevée, tout son passé discernable, ses versions précédentes, ses ébauches, ses modèles avoués ou inavoués. Ce passé, où l'œuvre n'était pas encore ce qu'elle devait devenir, lui appartient, la nourrit, la soutient. Les variantes d'une œuvre font apparaître les états successifs d'un désir et d'une volonté qui n'ont pu s'arrêter aux formes premières qu'ils se sont données. Dès lors, l'être propre du texte se révélera différemment par l'écart qui sépare son état final de la série

des états qui le précèdent (s'ils sont venus à notre connaissance). On aura sous les yeux les gestes de la recherche, de l'insatisfaction, puis du refus, qui viennent doubler en sous-œuvre la présence positive de la version « finale ». On aura peut-être à se demander si cette version finale n'est pas, dans certaines occasions, une solution de compromis, destinée à rendre possible la publication d'une œuvre trop audacieuse dans sa rédaction antécédente. Il y aura lieu, en maintes circonstances, de constater que l'œuvre parvenue en nos mains n'est que ce qui demeure d'un projet interrompu. Que de fois la mort, l'intervention d'un éditeur posthume (qui travaille sur de multiples brouillons) imposent une forme arbitraire à une expansion inachevée ! Ainsi la recherche restitutive, avec ce qu'elle a de positif et d'objectif, aboutit à mettre en doute la qualité d'objet achevé dont telle œuvre semblait pouvoir se prévaloir : celle-ci n'a été arrêtée que par accident, et notre attention, d'ores et déjà, doit se porter tout ensemble sur la masse (souvent confuse) des documents disponibles et sur la visée dont ils sont les témoins, mais qui n'était pas destinée à s'achever en eux. La recherche objective rend à la vie les traces d'un parcours subjectif.

Mais ce parcours subjectif, pour l'enquête restitutive, ne trouve pas en lui-même son unique origine. Si l'on remonte aux projets les plus anciens, on apercevra comment l'œuvre, à son départ, s'oppose et se conjugue à des textes antécédents, assimile et transforme des livres précurseurs : son originalité, son individualité se détachent sur un fond constitué par la masse collective des ressources de langage, des formes littéraires reçues, des croyances, des connaissances, qu'elle réactive, qu'elle critique et auxquelles elle s'ajoute. Ce sont là autant de couches et de plis de terrain (avec sources, affluents, soulèvements) où l'œuvre choisit son site et ses contours. Si, d'une part, les limites propres de l'œuvre s'en trouvent moins nettes, elle devient d'autre part la révélatrice, par ses multiples attaches, de tout un horizon qui ne se laisse plus séparer d'elle. La recherche historienne, si elle n'est pas mue par le seul attrait de la trouvaille occasionnelle, à cette conséquence bénéfique d'accroître l'information par laquelle un monde s'ajoute à une œuvre — un monde peut-être extérieur à celle-ci, un monde où, en regard de l'achèvement désiré, foisonnent les actes et les paroles manqués, les essais inaboutis : sur ce terrain étranger, l'œuvre s'enracine et nous déclare sa richesse dépendante ; elle s'enlève sur ses abords, et déjoue l'espoir d'une trop facile définition.

À la restitution qui remonte le cours du temps ou qui élargit l'espace perçu (selon les voies prévues ou imprévues qui s'offrent à la recherche) peut fort bien s'associer une restitution qui s'attache à décrire et à mettre en évidence les caractères *internes* de l'œuvre. Il n'est pas malaisé de montrer que l'enquête historienne et la description structurale sont interdépendantes. Le mouvement centrifuge, qui de l'œuvre va à ses antécédents ou à ses alentours, n'est qu'une dérive hasardeuse s'il n'est réglé par la connaissance des structures internes de l'œuvre. Réciproquement, l'analyse interne des idées et des mots mis en œuvre dans un texte ne gagne rien à en ignorer la provenance et les harmoniques

externes. Jusqu'à un certain point, avant qu'elle ne se prolonge en interprétation, l'analyse stylistique est restitutive : elle rétablit le texte dans la plénitude de son fonctionnement, elle le perçoit dans sa différence propre et dans son existence complète ; elle fait droit à chacun de ses détails ; elle s'efforce d'en formuler les rapports dans un langage précis (l'idéal étant de conférer à ce langage descriptif une instrumentalité rigoureuse).

Qu'est-ce, en effet, que prêter attention, sinon accorder un privilège de présence soutenue à ce qui, dans la proximité jamais suffisamment assuré, s'expose et se réserve, se manifeste et se refuse, se constitue en objet, mais ne se laisse pas posséder ? Face à notre attention, l'objet est porteur d'une intention propre, qui se déclare sans se livrer totalement, provoquant l'obstination de notre attente, et le désir redoublé d'un savoir meilleur. Notre attention ne se soutient que par la réponse qu'elle n'en finit pas de donner à un défi persistant.

Une première rencontre a commencé par éveiller notre intérêt et fixer notre regard. À partir de ce premier contact, l'éveil de l'attention nous persuade que tout reste encore à faire en vue d'une plus complète rencontre. Et-on, comme Georges Poulet¹, désireux de pratiquer une critique d'identification, force est bien de partir d'une situation première de non-identité : l'identification est un effort pour rejoindre ce qui, d'abord, n'est qu'un appel ou une promesse perçus dans un être différent de nous. L'adhésion identifiante n'est donc pas donnée du premier coup : elle est un aboutissement, elle s'accomplit au terme d'un travail et d'un mouvement d'approche. Et rien ne lui serait plus contraire que la conviction trop hâtive de l'avoir déjà atteinte et d'être quitte dès la première impression.

Le risque, si l'objet n'est pas perçu, maintenu, consolidé dans sa différence et dans sa réalité propres, c'est que l'interprétation ne soit, pour le mieux, que le développement d'un fantasme de l'interprète. Je parle ici de risque pour désigner ce qui compromettrait la valeur de la connaissance souhaitée. Le risque ainsi évoqué peut fort bien s'accompagner d'une séduction de tout autre nature : le charme d'un discours inventif et libre, qui se laisse occasionnellement inspirer par une lecture. De ce discours sans attache, disons qu'il tend à devenir lui-même littérature, l'objet dont il parle ne comptant plus qu'à titre de prétexte, ou de citation incidente. Le rôle de l'objet se voit dès lors affaibli : l'intention de connaissance est évincée par un autre but, d'expression personnelle, de jeu, de propagande, etc. Cela n'exclut nullement la chance de toucher juste tel point singulier, au passage, et de manière oblique. Mais c'est là l'exception. On le voit souvent : si l'objet est mal repéré, mal assuré, ce qui en est affirmé sera dénué de pertinence : indécidable. Les représentants qualifiés de l'histoire littéraire (Lanson), et l'Université jusqu'à cette heure (après sa mise à jour structuraliste plus encore qu'avant) n'ont qu'ironie pour l'essayisme et la « critique de génie » : cette ironie est justifiée quand elle attaque un bavardage qui prétend imposer ses intuitions de but en blanc, sans égards

pour la recherche patiente qui fait droit, elle, à toute la complexité de l'objet. Quand la présomption se fait passer pour science, il est bon de la rappeler à l'ordre. Pour qui veut en savoir davantage sur une œuvre, rien n'est plus irritant que de lire un essai dont la voix couvre celle de l'œuvre. On souhaitait la proximité, et l'on est maintenu à distance : les mots qu'on lit ne nous parlent pas vraiment de ce que nous désirions mieux connaître. La loquacité de l'essayiste forme barrière : on n'aperçoit derrière elle qu'un fantôme nébuleux.

Mais faut-il témoigner la même défiance, lorsque l'essai se maintient dans son domaine propre, et n'affiche aucune prétention usurpatrice ? On ne peut l'accuser de développer un soliloque que si l'on espérait entendre distinctement deux voix. L'essai revendique le droit d'obéir à un dessein autonome ; son enjeu se situe ailleurs que dans la connaissance des textes du passé ou du présent : ceux-ci, parcourus, évoqués par allusion, utilisés au gré des nécessités, seront tout sauf des objets d'étude. La réflexion qui les prend à témoin ne prétend pas en épuiser le sens. Elle se porte ailleurs, poursuivant son propos dans une écriture indépendante, qui ne s'astreint qu'aux intérêts de sa propre interrogation. Ainsi en va-t-il depuis Montaigne : dans les *Essais*, la relation aux œuvres « étrangères » est partout présente, mais multiple, fugitive, capricieuse, laissant parfaitement libre, parmi les richesses de la « librairie », son utilisateur nonchalant.

La relative faiblesse de l'objet dissout la relation épistémologique. Il n'y va plus de la connaissance : le sujet discourant reste en pleine évidence, non certes dans la solitude ni sans destinataire, mais ne prenant plus pour référent constant le texte d'un autre. Quelle que soit l'activité qui se poursuit, elle n'appartient plus au domaine de l'histoire ni de la critique.

La réciprocité est vraie : toute faiblesse, toute insuffisance du côté du sujet (du lecteur) n'est pas moins fatale à l'efficacité du travail critique. Non que le sujet interrogant puisse jamais être tout à fait effacé : tout s'évanouirait avec sa disparition. Je veux surtout rappeler que l'énergie de l'interrogation, l'inventivité déployée dans l'enquête restitutive elle-même, doivent être soutenues sans défaillance, si l'on veut garder vive la relation critique. Car c'est par l'énergie de notre dessein personnel que l'objet (l'œuvre) est appelé à la présence. Que reste-t-il de la critique, si notre question est timide, si notre langage est stéréotypé, si nos concepts sont mal assurés ? L'objet lui-même se banalise et s'affaiblit, faute d'une sollicitation vigoureuse. Les enseignants connaissent bien ces situations où la faiblesse de la lecture entraîne la faiblesse de l'objet. L'on voit se produire un écho dégradé du texte : la paraphrase. Le commentateur, en ce cas, n'ose parler pour lui-même : il n'a rien à dire, les moyens lui manquent. Il a peut-être « compris », mais il n'a rien observé. Il se laisse envahir confusément par la rumeur de la page ouverte devant lui, il l'amplifie en termes plus faibles : réitération qui dissout la forme en faisant foisonner les équivalents inférieurs du sens. À cette dissolution, l'analyse grammaticale – aujourd'hui l'analyse structurale – apporte un palliatif, sous les espèces d'un mécanisme capable d'assurer un minimum de repérage des

1. Cf. tout particulièrement *La Conscience critique*, Paris, José Corti, 1971.

faits de style et des moyens mis en œuvre dans un texte. Mais si l'analyse se confine dans la technique descriptive, si elle se borne à transcrire les données littéraires dans les sigles d'un métalangage, c'est toujours la répétition qui prévaut, moins naïve et moins simple, mais toujours captive de l'horizon borné de la tautologie... La critique n'est pas la représentation fidèle d'une œuvre, son redoublement dans un miroir plus ou moins limpide. Toute critique complète, après avoir su reconnaître l'altérité de l'être ou de l'objet vers lequel elle se tourne, sait développer à leur sujet une réflexion autonome et trouve pour l'exprimer un langage qui marque avec vigueur sa différence. Si étroites qu'aient été, en un temps central de la recherche, la sympathie et l'identification, la critique ne redit pas l'œuvre comme celle-ci s'énonce elle-même. L'œuvre critique se constitue selon sa nécessité propre, à son niveau particulier d'accomplissement, docile à son objet, mais indépendante par sa visée.

Les deux cas extrêmes que nous venons d'évoquer – faiblesse de l'objet, faiblesse de l'énergie interrogative – ont pour défaut commun de ne rien changer à la mise initiale : aucune relation n'est instaurée, aucun travail n'est accompli, et, dès lors, aucune lumière ne vient transformer conjointement l'œuvre et notre regard. Je pense irrésistiblement à cette scène de film où Harpo Marx, commis de magasin, se glisse sous le comptoir afin de découper, dans la jupe même de la cliente, la pièce de tissu que celle-ci demandait pour l'assortir à son vêtement¹. La pure et simple répétition d'un présupposé quelconque tient lieu de démonstration : l'on s'émervaille de voir une hypothèse confirmée, alors qu'on n'a fait que la répéter en d'autres termes.

L'INTÉRÊT POUR LE TEXTE

Il est donc souhaitable de maintenir entre l'objet et la réponse qu'on lui apporte un suffisant écart, un espace où l'événement de la rencontre puisse se produire, et où le travail puisse s'engager et progresser. Il n'y a de travail qu'en fonction d'une opposition. Mais en même temps, il n'y a de travail qu'au prix d'un contact et d'une relation. Car l'opposition ne peut rester statique : elle se développe dans l'affrontement laborieux, elle progresse vers un but, elle se développe en vue d'une fin.

Nous disons : rencontre, et aussi : travail. Ainsi parlions-nous tout à l'heure de l'œuvre, en la désignant comme un être, et en même temps comme un matériau. Elle est l'un et l'autre : un être qui attend la rencontre, un matériau, lui-même travaillé, qui appelle le travail ; ou encore : une intention qui se destine à notre attention par l'essor d'une forme. Avoir égard à l'œuvre, c'est respecter en elle tout ensemble sa finalité intentionnelle et sa forme « objective » (sa structure matérielle). C'est pour faire droit à ce double aspect de l'œuvre

que la critique doit elle-même posséder une double attitude : savoir-faire instrumental et animation finalisée, tous deux aptes à prendre en charge la présence de l'œuvre sans se confondre avec elle. L'aspect instrumental de la critique est le répondant de l'aspect matériel de l'œuvre ; l'animation finalisée de la critique réplique à la finalité de l'œuvre, qu'elle ne se contente pas de percevoir et d'enregistrer.

Telles sont les conditions de l'interprétation, si l'on désire lui assurer toutes ses chances et la développer de la manière la plus consciente.

On aurait aimé croire que les étapes du travail critique se suivent de manière distincte et ordonnée. On aurait aimé croire, en particulier, que la restitution précède l'interprétation, et qu'elle s'emploie à rétablir les textes pour les confier ensuite à l'activité interprétative. Mais l'interprétation, nous l'avons vu, est déjà soudainement à l'œuvre dans le choix de l'objet d'intérêt ; elle se mêle aux efforts qui visent à la restitution des documents, sous tous leurs aspects ; une frontière précise ne peut être tracée entre le travail qui voudrait s'en tenir à la perception avivée de son objet (texte, documents, etc.), et l'interprétation qui, ne s'arrêtant pas aux données ainsi constatées, les reprend pour les inclure dans un propos plus vaste. Pour observer, au sein d'une œuvre, des corrélations de formes, d'images, de faits stylistiques, etc., il faut nécessairement s'établir hors de l'œuvre et la soumettre à une lecture *avertie* ; de plus, pour énoncer les faits observés, il faut recourir au langage descriptif d'une autre époque (la nôtre), et d'une autre catégorie intellectuelle (celle de notre savoir contemporain). Plus nous cherchons à atteindre les œuvres dans la configuration qu'elles ont *en soi*, plus nous développons les liens qui les font exister *pour nous*. Les structures intrinsèques ne deviennent donc évidentes que si on accepte de les aborder du dehors, éclairant leurs formes propres d'une lumière extrinsèque, leur posant des questions qu'elles sont loin de poser d'elles-mêmes. Ainsi l'interprétation doit-elle être finalement reconnue comme ce qui, démolée, anime le choix de l'objet et le travail de restitution ; elle est présente jusque dans le désir sincère d'atténuer le rôle de l'interprète et de faire droit aux « faits objectifs ».

C'est le lecteur-interprète, dans sa situation historique particulière, qui préfère telle œuvre à telle autre, qui décide de s'intéresser à Proust plutôt qu'à Bougel, à Laclos plutôt qu'à Marmontel. C'est encore une fois à l'interprète qu'il incombe de décider s'il étendra son investigation sur un poème, sur un livre, ou sur l'œuvre entière d'un écrivain ; c'est l'interprète qui prendra le parti de tout rapporter à la personnalité de l'auteur, ou d'attribuer une importance plus grande à l'époque historique où s'inscrit une œuvre, ou encore au genre littéraire dont celle-ci apporte un exemple. Chaque fois, l'interprète doit prendre librement ses risques en choisissant la catégorie de faits, les termes de référence et les points de comparaison qui paraissent adéquats. Selon les choix préalablement opérés, le travail de restitution change de nature, s'applique à un autre matériau, à un autre espace et un autre temps. C'est à nous qu'il échoit de fixer l'étendue de la question : la réponse, à n'en pas douter, remplira toujours

1. Charles Reisner, *The Big Store*, 1941, *Les Marx au grand magasin*.

toute l'étendue du cadre que nous lui aurons assigné. Ce n'est pas là, pour autant, une justification de l'arbitraire. Il est évident que toutes les approches ne s'équivalent pas, et que certaines d'entre elles resteront moins fructueuses ou moins « éclairantes ». À quels indices reconnaîtra-t-on un meilleur découpage du champ exploré, un plus haut degré de pertinence dans la confrontation et la mise en rapport ? Les critères, en l'occurrence, ne sont pas aisés à formuler : s'ils étaient facilement énonçables, l'on ne s'égayerait pas aussi souvent qu'on le fait. Toutes les fois qu'un interprète nous paraît avoir réussi dans sa tâche, notre satisfaction lui sait gré d'être parvenu plus près d'une totalité, d'en avoir mieux fait voir les composantes et les rapports constitutifs, et d'avoir, de surcroît, respecté dans son objet la part réservée à d'autres approches, la part de ce qui demeure présentement hors de portée : tels sont probablement les signes les plus sûrs d'une interprétation bien engagée, c'est-à-dire d'une interprétation qui a su choisir et cerner son objet avec bonheur, qui s'est rapprochée de lui par une restitution scrupuleuse, et qui développe à son propos une parole à la fois libre et convaincante.

Une très forte tendance de la critique et de l'histoire littéraires, depuis quelques années, tend à accorder une importance prédominante à l'étude du texte. Pourquoi cette préférence ? Je serais enclin à croire que cela vient du fait que l'interprétation – sans toujours le dire clairement – trouve dans le texte l'objet qui convient le mieux au déploiement complet de son exercice : le texte doit être choisi, « restitué », commenté. Le recours au texte est donc la meilleure façon d'éviter le risque que nous avons désigné, un peu abstraitement, en parlant de « faiblesse de l'objet ». Le texte est un objet vigoureux ; il appelle, en retour, de notre part, une réponse vigoureuse, parfaitement distincte et indépendante, même si notre désir est de combler la distance et de nous rapprocher de ce qui parle dans l'œuvre. Un texte est une totalité relativement limitée, dont les éléments constitutifs peuvent être légitimement mis en rapport les uns avec les autres : il appelle ainsi une analyse interne dont les résultats, bien que fort variables selon les facteurs et les niveaux considérés, restent à tout moment passibles d'un contrôle assez précis. Car le texte a droit de regard sur ce qu'on dit de lui ; il représente, pour le discours interprétatif, un référent qui ne se laisse pas étudier. En l'alléguant, l'on s'engage à lui vouer l'attention la plus complète. La ressource permanente du retour au texte permet au lecteur de vérifier si l'analyse et le commentaire ont touché juste. Il est aisé de s'apercevoir, selon les cas, que le texte n'a pas été suffisamment observé, ou, au contraire, qu'il a été surinterprété ou méinterprété. À tout moment, au prix d'une confrontation attentive, on pourra voir si ce qu'on veut faire dire au texte peut être cautionné par lui. Assurément, l'un des courants de la mode actuelle permet au « commentateur » de se muer en libre improvisateur et de dire n'importe quoi à partir d'un texte donné : il n'en reste pas moins

que celui-ci, pour malmené qu'il soit, garde intacte la faculté du démenti ; il suffit, encore une fois, de revenir au texte, pour savoir où commencent les projections, les fantasmes, les manipulations arbitraires du lecteur abusif. Car même si les textes disent plus que ne le laisse entendre leur sens déclaré, il faut admettre que le degré de probabilité du sens latent qui leur est attribué décroît rapidement, à mesure que l'on s'éloigne du sens patent, inscrit dans les mots et dans les énoncés apparents.

L'analyse interne, telle qu'elle se pratique dans une étude textuelle, n'interdit pas de considérer les données externes. Par un effet qui n'a rien de paradoxal, le choix d'un texte, en faisant exister une région intratextuelle, détermine du même coup un monde qui lui est extérieur. On ne pourra pas se contenter de rechercher la loi qui règne à l'intérieur d'un texte ; en explorant le monde du dedans, force sera bien d'apercevoir tous les apports, tous les échos externes. L'on se trouve incité à un va-et-vient. L'attention au *dedans* nous rapporte au *dehors*. Par son arbitraire même, la clôture du texte rend inévitable le mouvement de l'ouverture. Il se peut que la structure déchiffrée au fort grossissement, au niveau d'un agencement syntaxique, fasse découvrir son homologue à un autre niveau, non plus dans le texte d'une page isolée, mais à l'échelle d'une œuvre entière, d'un monde imaginaire, ou d'un moment de l'histoire. Ce mouvement, avec tout ce qu'il a de productif, n'est rendu possible que parce que, pour commencer, le choix du texte nous met en possession d'un repère précis, d'un terme fixe de comparaison, et nous oblige à prêter attention à ce qui se passe des deux côtés d'une limite toute provisoire.

L'aurait qu'exerce l'étude des textes se comprend mieux, si on prête attention au genre de travail qui en est le plus éloigné, et qui ajoutera pour nous le complément d'une définition par contraste. Les textes proposent à l'interprète un objet particulier, unique, spécifié dans sa forme et ses détails : à l'opposé, nous trouvons la réflexion spéculative qui, sur la base d'un savoir documentaire plus ou moins étendu mais toujours pluriel et dispersé, tente de cerner des entités ou des essences : littérature, poésie, tragédie, romantisme (et, bien entendu, classicisme) ... On voit alors se construire, de toutes pièces, une définition conceptuelle. Dans cette construction, l'expérience de la lecture est certes présupposée, mais elle est aussitôt mise au service d'une élaboration théorique, où l'essayiste façonne une idée ou un modèle qu'il déclare applicable à un ensemble très large d'œuvres particulières. Souvent, dans ce travail, le théoricien s'enferme dans une combinatoire intellectuelle dont il est le seul maître : les exemples auxquels il fait appel se limitent à quelques œuvres emblématiques ; parfois ils disparaissent tout à fait. Le résultat sera tout ensemble séduisant, et non vérifiable. La définition proposée, dans sa généralité, couvrira des cadres de référence, dont l'utilité se mesure à ce qu'ils sont capables de nous faire apercevoir dans les œuvres mêmes. Cette utilité – avouons-le – peut être considérable. En ce cas, la définition conceptuelle aura pris rang d'*outil*

interprétatif, cet outil est sujet à être modifié, rendu plus efficace et plus délié. Il sera précieux pour l'interprète, lorsque celui-ci se tournera vers l'objet à interpréter, c'est-à-dire vers le texte. L'élaboration des concepts-cadres et des concepts-outils prend tout son sens dans la mesure où, issue elle-même de la lecture, elle met ses résultats à la disposition d'une recherche qui les emploie et qui les met à l'épreuve en allant à la rencontre des textes. Sans ces concepts généraux (dont la liste inclut le vocabulaire descriptif de la linguistique, de la grammaire, de la rhétorique ancienne et moderne), l'interprétation serait désarmée; mais sans le travail effectif d'une interprétation en acte, ces concepts ne vivraient que d'une existence stérile et séparée, où rien ne distinguerait les bonnes et les mauvaises clés, toutes équivalentes tant qu'elles restent inemployées.

L'INTERPRÉTATION ASSURE UN PASSAGE ET UNE INTÉGRITÉ

Si l'on en croit les historiens de la langue, le mot *interprès*, à l'origine, désigne celui qui s'entremet dans une transaction, celui dont les bons offices sont nécessaires pour qu'un objet change de mains, moyennant paiement du prix juste. L'*interprès* assure donc un passage; en même temps, il veille à reconnaître la valeur exacte de l'objet transmis, il assiste à la transmission de façon à constater que l'objet est parvenu dans son *intégrité* à l'acquéreur.

Dans l'ordre verbal, alors même qu'il n'est qu'un simple traducteur, l'interprète est encore une fois l'agent d'un *passage* (d'une langue à l'autre), et le responsable de l'*intégrité* préservée d'un message qui ne doit subir, en principe, aucune altération.

Quand l'interprète, à un autre moment, se voit confier la tâche d'une lecture allégorique, le *passage* intervient à nouveau: il apparaît comme un déplacement, au sein de la même langue, d'un message formulé dans un code tenu pour métaphorique, à un message énoncé dans un code tenu pour le véhicule du sens propre. L'interprète assure ce «transcodage», il est chargé de remplacer un réseau lexical par un autre; il substitue aux mots du texte d'autres mots (ou groupes de mots); de façon que le message initial, tout en conservant sa syntaxe, son mouvement, son organisation propres, s'élève dans un second sens: c'est l'autre sens d'un même libellé, et c'est en même temps l'autre libellé d'un même sens. Ici encore, l'interprétation veille à une persistance et à une intégrité, tout en opérant un passage. Mais l'interprète, cette fois, y met du sien, quand bien même il ne prétend procéder qu'à un déchiffrement. En fait, il est pour une large part le producteur de ce qu'il découvre dans le texte, car il choisit, conformément à ses besoins intellectuels et à ceux de son époque, le code dans lequel il inscrira le «sens propre». Nous le savons en effet, c'est souvent le décalage et l'éloignement historiques qui rendent nécessaires, comme ce fut le cas pour Homère et pour l'Écriture, l'intervention

interprétative et l'ajustement allégorique. Aussi le passage, en l'occurrence, ne vise pas seulement à rejoindre un destinataire étranger, ou un autre niveau de sens: il implique une dimension temporelle. Le destinataire étranger est l'homme d'une autre époque; le second niveau de sens est celui qui s'énonce selon un langage, une morale, un système de valeurs conformes aux exigences d'un présent différent. L'interprète travaille alors à annuler l'effet de la distance, il fait passer l'œuvre de la rive éloignée dont elle est originaire à celle où prend naissance le discours interprétatif, dans son rapport actuel avec ses destinataires.

Aujourd'hui (est-il besoin de le dire?) l'interprétation prend un aspect plus englobant; elle ne se limite plus à une traduction ou à un transcodage. Elle est un acte de connaissance. On désigne sous son nom la somme de tous les actes dirigés vers l'objet. Constatons qu'elle a toujours le souci de préserver une intégrité: c'est la raison pour laquelle toute interprétation complète présuppose une activité de restitution, une volonté de sauvegarder l'intégrité du texte original. Mais ceci n'exclut pas que l'objet ainsi rendu à sa plus forte identité ne soit pris en charge par une parole nouvelle, qui l'ait tiré à son niveau, qui l'entraîne, et le fait participer à son propre mouvement. Entre le moment du choix de l'objet à interpréter et le moment, toujours provisoire, où s'achève l'œuvre d'interprétation, le *passage* accompli possède non seulement tous les caractères que nous avons déjà relevés dans la traduction et l'allégorie, mais il fait entrer le résultat de l'interprétation dans le discours de la connaissance. Il ne s'agit pas là d'une simple «assimilation»; c'est une complète métamorphose: l'objet à interpréter s'est augmenté de tout l'apport de l'activité interprétante.

Quand l'interprète interroge les textes, la réponse n'est d'abord que l'émergence, en plus nette évidence, d'une forme plus fréquente ou plus impérieuse: dispositif architectural, perspective narrative, catégories d'images, procédés habituels, homologues entre doctrine professée et constantes stylistiques, etc. Du tout au détail, l'ordre de grandeur de la forme perçue, son rang parmi les éléments constitutifs du texte peuvent varier. En tout état de cause, la réponse ne sera pleinement réponse que si cette forme est lue dans sa signification entière, selon tout ce qu'elle a pouvoir de désigner. Un sens pointe en elle, qui appelle tout ensemble notre reconnaissance (parce qu'il était présent avant notre lecture) et notre réflexion libre (parce que, pour s'achever, il demande inépuisablement un complément de signification qui doit lui venir du lecteur attentif). L'objet à interpréter et le discours interprétant, s'ils sont adéquats, se lient pour ne plus se quitter. Ils forment un être nouveau composé d'une double substance. Nous nous approprions l'objet, mais l'on peut dire aussi qu'il nous attire à lui, à sa présence accrue et devenue plus évidente. L'objet compris appartient à cette partie du monde que nous pouvons tenir pour nôtre: nous nous y *retrouvons*. Le paradoxe apparent, c'est que, tout en recevant confirmation de son existence indépendante, l'objet dûment interprété fait désormais aussi partie de notre discours interprétatif, il devient l'un des outils

à l'aide desquels nous pouvons chercher à comprendre à la fois d'autres objets, et notre relation avec ceux-ci. La compréhension mobilise les objets, sans les arracher de leur place : une fois nommés selon le sens qu'ils nous ont fait percevoir, ils accèdent à leur tour au pouvoir de nommer.

J'ai insisté, à plusieurs moments, sur le choix qu'opère notre intérêt en visant ses objets. Il semblait que nous fussions les maîtres absolus de ce choix. Mais notre liberté n'est pas séparable des outils et du langage dont elle dispose. Et ces outils, ce langage lui sont venus d'un passé, d'une histoire : l'histoire de notre propre activité, qui remonte à l'histoire des objets que d'autres ont interprétés avant nous, et qui depuis lors ont pris rang parmi les ressources de notre savoir. Nous voici donc, une fois de plus, rejoints par l'histoire. Quand, en ce jour même, nous nous tournons vers nos horizons (par exemple : la littérature que nous voulons inventer, la critique que nous voulons mieux définir), quand nous choisissons nos objets, que nous tentons de les saisir dans un savoir plus vif et plus gai, nous ne pouvons le faire que selon la portée de nos moyens. Or ces moyens – langage et pensée, concepts et méthodes – que sont-ils ? Ce sont des « objets » du passé, devenus nôtres à travers l'interprétation de nos devanciers, et dont nous sommes maintenant les héritiers plus ou moins satisfaits. Si librement que nous prétendions choisir nos objets et nos méthodes, nous ne pouvons le faire qu'en recourant au langage et aux instruments que nous a transmis l'histoire. Il nous incombe de les préserver, tant que nous voulons demeurer civilisés ; il nous incombe aussi de les perfectionner, tant que nous croyons à la justification du progrès.